

Pour ou contre Épicure

I – André comte-Sponville, *Petit traité des grandes vertus*.

La tempérance est cette modération par quoi nous restons maîtres de nos plaisirs, au lieu d'en être esclaves. C'est jouissance libre, et qui n'en jouit que mieux : puisqu'elle jouit aussi de sa propre liberté. Quel plaisir de fumer, quand on peut s'en passer ! De boire, quand on n'est pas prisonnier de l'alcool ! De faire l'amour, quand on n'est pas prisonnier de son désir ! Plaisirs plus purs, parce que plus libres. Plus joyeux, parce que mieux maîtrisés. Plus sereins, parce que moins dépendants. Est-ce facile ? Certes pas. Est-ce possible ? Pas toujours, j'en sais quelque chose, ni pour n'importe qui. C'est en quoi la tempérance est une vertu, c'est-à-dire une excellence : elle est cette ligne de crête, dirait Aristote, entre les deux abîmes opposés de l'intempérance et de l'insensibilité, entre la tristesse du débauché et celle du peine-à-jouir, entre le dégoût du goinfre et celui de l'anorexique. Quel malheur de subir son corps ! Quel bonheur d'en jouir et de l'exercer !

L'intempérant est un esclave, d'autant plus asservi qu'il transporte partout son maître avec soi. Prisonnier de son corps, prisonnier de ses désirs ou de ses habitudes, prisonnier de leur force ou de sa faiblesse. Épicure avait raison qui, plutôt que de tempérance ou de modération (*sophrosunè*), comme Aristote ou Platon, préférait parler d'indépendance (*autarkeia*). Mais l'une ne va pas sans l'autre : « Nous regardons l'indépendance comme un grand bien, non pour que absolument nous vivions de peu, mais afin que, si nous n'avons pas beaucoup, nous nous contentions de peu, bien persuadés que ceux-là jouissent de l'abondance avec le plus de plaisir qui ont le moins besoin d'elle, et que tout ce qui est naturel est facile à se procurer, mais ce qui est vain difficile à obtenir. » [Épicure, *Lettre à Ménécée*] Dans une société point trop misérable, l'eau et le pain ne manquent presque jamais. Dans la société la plus riche, l'or et le luxe manquent toujours. Comment serions-nous heureux, puisque nous sommes insatisfaits ? Et comment serions-nous satisfaits, puisque nos désirs sont sans limites ? Épicure faisait un banquet, à l'inverse, d'un peu de fromage ou de poisson séché. Quel bonheur de manger quand on a faim ! Quel bonheur de ne plus avoir faim, quand on a mangé ! Et quelle liberté, que de n'être soumis qu'à la nature ! La tempérance est un moyen, pour l'indépendance, comme celle-ci en est un pour le bonheur. Être tempérant, c'est pouvoir se contenter de peu; mais ce n'est pas le *peu* qui importe : c'est le pouvoir, et c'est le contentement.

La tempérance – comme la prudence, et comme toutes les vertus peut-être – relève donc de l'art de jouir : c'est un travail du désir sur lui-même, du vivant sur lui-même. Elle ne vise pas à dépasser nos limites, mais à les respecter. C'est la prudence appliquée aux plaisirs : il s'agit de jouir le plus possible, le mieux possible, mais par une intensification de la sensation ou de la conscience qu'on en prend, et non par une multiplication indéfinie de ses objets. Pauvre Don Juan, qui a besoin de tant de femmes ! Pauvre alcoolique, qui a besoin de tant boire ! Pauvre goinfre, qui a besoin de tant manger ! Épicure apprenait à prendre plutôt les plaisirs comme ils viennent, aussi faciles à satisfaire, quand ils sont naturels, que le corps à apaiser. Quoi de plus simple qu'étancher une soif ? Quoi de plus facile à satisfaire – sauf misère extrême – qu'un ventre ou un sexe ? Quoi de plus limité, et de plus heureusement

limité, que nos désirs naturels et nécessaires ? Ce n'est pas le corps qui est insatiable. L'illimitation des désirs, qui nous voue au manque, à l'insatisfaction ou au malheur, n'est qu'une maladie de l'imagination. Nous avons les rêves plus grand que le ventre, et reprochons absurdement à notre ventre sa petitesse ! Le sage au contraire "fixe des bornes au désir comme à la crainte " : ce sont les bornes du corps, et ce sont celles de la tempérance.

II- Luc Ferry, *7 façons d'être heureux, ou les paradoxes du bonheur*

Pour asseoir cette idée que le bonheur est définissable en fonction d'une connaissance de sa nature propre, il faut évidemment postuler qu'il existe bel et bien quelque chose comme une "nature propre", une nature humaine fondamentale à laquelle certains ingrédients d'une vie bonne conviendraient et d'autres non, comme la carotte au lapin, la graine au pigeon ou la viande hachée à mes chats. C'est cette adéquation entre une espèce de réceptacle, de vase vide que serait la nature humaine d'un côté et, de l'autre, ce qui lui conviendrait idéalement, qui permettrait d'identifier et de définir les éléments constitutifs d'un bonheur durable, d'une sérénité qui résiste aux aléas de la vie, à ses hauts comme à ses bas. C'est dans cette perspective que les théoriciens contemporains du bonheur par soi se réfèrent volontiers aussi à la philosophie d'Épicure, car elle leur offre quatre grands thèmes qui permettent d'étayer l'idée d'une définition claire et distincte de la nature humaine. Comme le *tetrapharmakos*, ce médicament des médecins grecs qui se composait de quatre ingrédients (la cire, le suif, le poix et la résine), était censé l'être pour le corps, la philosophie serait une thérapeutique de l'âme qui nous proposerait les quatre remèdes que voici :

A) Les dieux ne s'occupent pas de nous, nous n'avons rien à craindre d'eux; B) La mort n'est rien pour nous puisque, quand elle est là, nous n'y sommes plus, et quand nous sommes là, elle n'y est pas; C) Il existe trois sortes de désirs : les désirs naturels et nécessaires, la faim et la soif par exemple; les désirs naturels mais non nécessaires comme le sexe; les désirs non naturels et non nécessaires, les honneurs, les vanités, bref, tout ce qui relève de l'avoir plus que de l'être, du consumérisme plus que de la sagesse; D) enfin, les souffrances sont en général brèves, le plus souvent évitables, et tout dépend de la façon dont on les vit : on peut notamment les amoindrir par le souvenir des temps heureux.

Si l'on admet, dans cet esprit épicurien, qu'il y a une nature humaine stable, des désirs naturels bien identifiables, alors on pourra définir aisément le bonheur comme l'ensemble des réponses apportées à cet horizon d'attente, comme la liste des recettes qui viennent combler ce réceptacle. Seul réquisit : parvenir à bien se connaître et refuser de se lancer dans les artifices, dans la logique vaniteuse de l'avoir, du divertissement et de la consommation à tous crins, pour en rester sagement à notre nature originaire. [...] Le problème, malgré tout, c'est que cette notion de "nature humaine", de "moi profond", de "nature intime", qu'on pourrait identifier puis remplir comme on remplit un récipient, est une pure fiction. Il ne s'agit guère que d'une boursoufflure métaphysique sans consistance, une imagerie rassurante qu'on se raconte pour tenter de se reconforter. Si le bonheur n'est pas définissable, c'est parce que, à l'encontre de ce que prétendent les théoriciens du bonheur par soi, il n'existe nulle part rien de tel qu'une "nature humaine".